

18 h 33.

Aéroport de Shanghai Pu Dong.

Deux heures vingt, moins quinze minutes.

Le visage de Nomura était fermé et pourtant une grande résolution se lisait dans son attitude impassible. Le silence qu'il imposait dans la cabine de pilotage renforçait sa détermination, seconde après seconde.

Seize minutes.

Dix-sept minutes de retard.

Lorsqu'il focalisait toute l'attention, le temps devenait physiquement palpable, quasiment doué de pouvoirs constricteurs. C'était un piège contre lequel il était difficile de se prémunir, sauf

3 MINUTES, 7 SECONDES

à s'abstraire du monde ou à tenter de se leurrer en s'attelant à des tâches inutiles. Nomura en avait l'habitude.

Au départ de Shanghai ou de Beijing, il n'était pas rare que les choses s'engagent de travers. Ce soir, ce n'était pas à cause des conditions météo, ni d'un engorgement des pistes provoqué par une succession de retards, mais à cause d'un problème de logistique concernant le transfert des bagages. Pour finir, l'avion était resté bloqué sur le tarmac durant près de trente minutes.

Nomura avait imperceptiblement pincé les lèvres avant de vérifier la liste des contrôles effectués pour obtenir l'autorisation de vol. Dans la foulée, il passa en revue l'équipage et le personnel navigant. Uniquement des employés japonais, constata-t-il. Les choses rentreraient dans l'ordre. En outre, les courants aériens étaient favorables. Le vol MU 729 rattraperait son retard, quitte à brûler plus de carburant que prévu et à perdre quelques points de notation interne. Ce n'était pas un défi. C'était

une profession de foi confinant à la certitude, comme si la volonté du commandant avait déjà modifié le futur proche. Le MU 729 se poserait à l'heure à Ōsaka.

Deux heures vingt, moins dix-neuf minutes, avait de nouveau compté Nomura.

Il se tourna vers le siège de droite et adressa un léger hochement de tête à l'officier pilote. Même si ce dernier avait accès à toutes les commandes de vol, Nomura choisissait systématiquement le siège de gauche : le sens de l'écriture, mais surtout le côté où l'on portait le katana.

Prenant une lente inspiration, il plissa les yeux vers l'horizon désespérément plat que barra très vite un épais mur de pollution jaune pâle. Ajoutée au retard, cette enveloppe toxique, qui donnait l'impression de n'être absolument nulle part, lui parut soudain de mauvais augure. Les légers vrombissements des réacteurs pulsaient doucement dans ses veines. Le commandant expira lentement, glissa la main dans la poche de sa veste et toucha du bout des doigts le

3 MINUTES, 7 SECONDES

petit sac de brocart et la cordelette nouée de l'*omamori* qu'il avait toujours sur lui. L'amulette était un *kōtsū anzen* dont la puissance spirituelle assurait la protection des conducteurs et voyageurs de toutes sortes. Puis Nomura décida de tuer le temps en parcourant le registre des licences et les certifications psychologiques du personnel navigant avant de vérifier, dans l'ordre, la connexion avec l'assistance météorologique et avec la communication de données numériques et la communication vocale, les cartes aéronautiques, les radars de surveillance et les systèmes anticollision, le spectre des fréquences aéronautiques. Pour finir, il échangea quelques mots avec le service de circulation aérienne, lequel l'informa de l'ASDA¹ mise à sa disposition. Mais c'était le délai d'attente qui intéressait particulièrement Nomura.

1. *Accelerate-stop distance available* : distance utilisable pour l'accélération-arrêt.

« Deux heures vingt, moins vingt-trois minutes, annonça-t-il à l'officier pilote lorsqu'il reçut la réponse définitive.

– Ce n'est pas seulement une course contre la montre, remarqua ce dernier sans décrocher le regard du système de l'assistance météorologique, c'est aussi une course de vitesse contre le Typhon Talim. En provenance d'Okinawa. Trajectoire nord-est. Vents prévus sur terre à plus de 160 km/h. Évacuation de plusieurs zones de l'île de Kyūshū dès demain matin. »

Nomura pinça de nouveau ses lèvres presque invisibles. Il visualisa mentalement les trajectoires respectives du vol MU 729 et du typhon Talim.

« Merci », répondit-il à Sagawa.

Une demi-heure après que l'avion eut quitté l'aéroport international de Shanghai Pu Dong, le chef de cabine avait multiplié les annonces. D'abord pour expliquer que, par mesure de sécurité, étant donné les turbulences,

3 MINUTES, 7 SECONDES

les passagers devaient redresser le dossier de leur siège et leur tablette, maintenir leur ceinture attachée. Quelques minutes plus tard, la consigne avait été répétée et renforcée : il ne fallait désormais ni quitter son siège, ni s'inquiéter.

Peu de temps après, ce même chef de cabine, jeune homme solide et élancé, chemise blanche et pantalon marine cintrés assortis d'une cravate rouge, faisait une nouvelle annonce en chinois, en japonais et en anglais, signalant que la distribution des plateaux-repas était momentanément suspendue, toujours à cause de ces turbulences. Les passagers étaient essentiellement Japonais et communiquèrent leur équanimité aux quelques Chinois et touristes occidentaux qui complétaient le vol.

Au même moment, deux hôtesse, robe bleu marine fuselée, hanches prises dans une large ceinture rouge vif et cheveux noirs tenus en un chignon strict, s'activaient pour rapatrier

leur chariot métallique le long du couloir de droite. Le Boeing 777, à trente-quatre mille pieds d'altitude, entra soudain dans une zone de basse pression. La carlingue fut ébranlée. Les deux jeunes femmes rétablirent leur équilibre d'un geste pas de côté. Les bouteilles d'eau et les cartons de jus de fruits tanguèrent sur le plateau supérieur du chariot. Les empilements de gobelets en plastique vacillèrent dans un sens, puis dans l'autre, jusqu'à ce que la main d'une hôtesse aux ongles vernis du même rouge vif que la ceinture de son uniforme vienne les empêcher de tomber sur les genoux d'un homme d'affaires chinois bedonnant assommé par le whisky.

Misa et Naoko échangèrent un sourire, attendirent quelques instants que l'appareil se stabilise et reprirent leur chemin, s'assurant avec une attention presque excessive de ne pas heurter avec leur chariot le pied ou le genou d'un passager de la classe économique.

3 MINUTES, 7 SECONDES

Hiraoka savait que ce n'était pas le moment idéal. Ça pouvait presque ressembler à une farce sinistre, mais en tant que chef de cabine il n'avait pas le choix. Il devait faire une nouvelle annonce aux passagers. Ils allaient finir par tenir sa voix pour celle du malheur.

Il attendit que Misa et Naoko regagnent l'espace de stockage et de préparation des plateaux-repas. Il était exténué et sortait d'un aller-retour Shanghai-Auckland. Naoko revenait de Paris. Ils ne s'étaient pas vus depuis neuf jours et, contrairement aux espoirs qu'ils avaient exprimés dans leurs échanges de messages électroniques, ils n'auraient pas leur temps de repos ensemble lors de ce vol vers Ōsaka. Naoko repartait pour Bangkok dès le lendemain matin, lui serait en récupération. Leur prochain jour de congé commun ne tomberait pas avant le mercredi suivant.

Misa, qui tirait le chariot, adressa un sourire poli à Hiraoka et fit un commentaire plein de légèreté sur les turbulences. Conformément à

leur accord, il n'échangea avec Naoko que de brefs propos formels.

Pendant qu'elle encastrait et scellait le chariot dans son espace de rangement, Hiraoka ne put s'empêcher de regarder, gagné par une douce émotion, la finesse des chevilles et la courbe harmonieuse des mollets de Naoko, gainés d'un fin nylon sombre. Lorsque ses yeux passèrent de ses fesses comprimées dans le bleu marine de sa robe à ses petits seins qu'il devinait sous le tissu à peine plus ample à cet endroit, il s'aperçut que Misa l'observait discrètement. Il rougit, se racla la gorge, bredouilla quelques mots confus en détachant sa ceinture et releva son minuscule siège pour s'acquitter de son travail.

L'annonce qu'il devait faire et qu'il avait retardée au maximum concernait les lois japonaises relatives aux épidémies, au transport de substances dangereuses et médicales.

Yan Van Welde était assis à côté d'un épais Chinois qui empestait le whisky, le parfum de

3 MINUTES, 7 SECONDES

luxe et la graisse de friture rance. Son genou droit, massif, pesait contre le sien, et son énorme pied reposait sous le siège devant lui, ce qui l'empêchait d'allonger ses jambes. Le type ronflait, les mains en coupe sur son entrejambe. Comment pouvait-on porter un costume aussi cher et avoir aussi peu de tenue ? se demanda encore Van Welde en dépit des dix-sept jours qu'il venait de passer en Chine. Le Yunnan, se dit-il. Je ne garderais que le Yunnan. Canicule, mousson et pollution. Tout ça en un peu plus de deux semaines épuisantes. Mais des images... Des images sublimes, surtout à l'aube et au crépuscule. Il était impatient de les trier.

Cela faisait près de six mois qu'il s'était lancé dans ce projet, qu'il continuait en son for intérieur à nommer *Plein est*, tandis que l'éditeur et la galerie qui s'étaient associés pour le financer persistaient à l'appeler *À rebours du soleil*. Van Welde était parti de San Francisco, était descendu jusqu'au Costa Rica en traversant quasiment en ligne droite le Mexique, le

Guatemala et le Nicaragua, avant de prendre un avion pour Montréal, un bus pour New York, puis un autre vol vers l'état brésilien d'Espírito Santo. Arrivé en Afrique, il avait suivi l'équateur du Gabon à la Somalie, avant d'enchaîner, sans même repasser par sa Hollande natale, avec le voyage qui l'avait mené du nord de la Finlande au Yunnan, en traversant la Russie, le Kazakhstan, l'Ouzbékistan, le nord de l'Afghanistan, du Pakistan et de l'Inde, puis le Népal et le Bhoutan de part en part. Avions de toutes tailles et de tous états de vétusté, trains, bus longue distance, taxis, auto-stop, marche, même vélo et vieille mobylette, il n'avait rechigné devant aucune des conditions improvisées de son long voyage.

Il avait dormi sous la pluie, sous des ponts, dans de vieux hôtels de luxe délabrés, des palaces flambant neufs et presque vides à la morte-saison, chez des gens démunis mais dotés d'une générosité qui les poussait à donner plus qu'ils ne possédaient, dans des pensions

3 MINUTES, 7 SECONDES

vieillottes, des yourtes, des maisons en pisé, en bambou, en tôle ondulée, des isbas, des *sihéyuàns*, et même passé deux ou trois nuits dans le désert.

Ce n'était pas que son budget, certes serré, l'y ait forcé : cela faisait partie de la vision que Van Welde avait du voyage. Il n'était mû que par un unique moteur, la photographie, et avait l'inconnu pour seul horizon.

Il avait croisé toutes sortes de tribus, celles qui vivaient dans des quartiers ultrasécurisés et militarisés, et celles qui mouraient sous des cartons et dans des décharges, celles qui se déployaient dans des zones de non-droit et celles qui habitaient dans la jungle, dans des déserts urbains ou des déserts minéraux. Des dizaines de langues, des centaines de rencontres. Toujours le même soleil. Il avait pris des milliers de photos. Et rempli plusieurs carnets de notes.

Plein est. La simplicité promise par le titre auquel il tenait ne rendait pas justice à son

itinéraire alambiqué. Sur l'écran fixé au dossier devant lui, il sélectionna les informations concernant le vol en cours, agrandit la carte et visualisa son trajet des six derniers mois.

Plein est en filant vers le nord et le sud, grinça-t-il. Plein est à *rebours*, c'est tout à fait ça...

Yakichi travaillait sans zèle dans l'espace réservé au personnel. Il avait envoyé Naoko vérifier et nettoyer les toilettes du fond, du milieu et de l'avant de l'appareil, et en attendant que Misa revienne de sa tournée avec sa bouteille d'eau et ses gobelets il triait nonchalamment les déchets qu'il jetait dans les compacteurs idoines. Une sourde envie de fumer montait en lui depuis un moment. Il regarda sa montre pour calculer combien de temps il devrait encore patienter avant sa pause. Sans y penser, il se servit un verre d'une bouteille de vin rouge à moitié entamée et avala d'un trait l'alcool âpre et tiède.

3 MINUTES, 7 SECONDES

Misa arriva à ce moment précis et Yakichi se demanda si elle l'avait surpris. Il se précipita avec une servilité feinte pour la débarrasser de sa pile de gobelets et de sa bouteille vide, qu'il jeta également dans le compacteur. Puis il observa la jeune femme qui cherchait un prétexte pour rester avec lui : vérifications inutiles, gestes nerveux et imprécis. Misa ne trouva rien à faire. Yakichi la regardait sans bouger. En se fourvoyant, elle l'attendrissait. Il savait qu'elle sortirait blessée du petit jeu qu'il jouait avec elle, mais il ne pouvait pas s'en empêcher. Il se demandait même si, au fond...

Le signal d'appel retentit. Misa braqua aussitôt ses yeux vers l'écran pour identifier le numéro de siège du passager qui sollicitait les services du personnel navigant.

Glenn Wang crevait de soif. À deux reprises, il avait essayé d'attirer l'attention de l'hôtesse qui passait avec les gobelets et la bouteille

d'eau. Avant cela, il avait poliment demandé un verre d'eau lorsqu'elle avait ramassé son plateau-repas, une fois celui-ci vidé de sa maigre et insipide collation. Mais elle devait avoir oublié. Manger, boire, attendre le prochain repas, regarder un film stupide, aller aux toilettes, il n'y avait vraiment rien d'autre à faire dans un avion. Dormir était sa dernière option.

Les toilettes, justement. Il avait pesté contre lui-même juste après l'enregistrement, lorsqu'il s'était aperçu qu'il avait oublié de demander à être placé côté couloir et loin des toilettes. Résultat, il se retrouvait collé contre le hublot de la dernière rangée de sièges de l'avion, privé de toute intimité et du relatif calme nécessaire à la somnolence par le défilé des passagers qui venaient soulager leur vessie ou leurs entrailles. Est-ce que les turbulences météorologiques déréglaient leur système digestif? se demanda-t-il. D'une perturbation l'autre... Le pire, c'étaient ceux qui venaient là pour *discuter*. Bon sang. Discuter de quoi? Avec qui?

3 MINUTES, 7 SECONDES

Déblatérer dans un état semi-hystérique pour conjurer l'angoisse d'un accident aérien ?

Glenn était né aux États-Unis, d'une mère américaine d'origine irlandaise et d'un père Chinois. Il vivait à Kyōto, où il travaillait comme concepteur graphique dans une petite société liée au géant Nintendo : son rêve de gosse. Les Chinois le prenaient pour un Chinois et, sans doute à cause de la finesse de ses traits, les Japonais, pour un Japonais. Mais Glenn ne parlait qu'anglais. Il avait souvent le sentiment, en fin de compte, de n'appartenir à aucun de ces trois pays, de posséder une nationalité et une identité si fragmentées qu'elles n'en composaient véritablement aucune. Parfois, il voyait cela comme un avantage. Une bizarre injonction à se renouveler sans cesse. Cela stimulait sans doute sa créativité. D'autres fois, n'être personne en particulier, sinon un individu non identifiable, lui donnait l'impression de ne pas exister du tout, d'être une illusion de lui-même. À Kyōto, on le prenait soit pour

3 MINUTES, 7 SECONDES

un Japonais, soit pour un *hāfu*¹, soit pour un *gaijin*² – ou le pire de tous : un Chinois.

Il avait tenté de contenir sa soif jusqu'au prochain passage de l'hôtesse et s'était concentré sur le visionnage d'un film chinois sous-titré dans un dialecte inconnu. Il avait tenu une dizaine de minutes, puis l'absence totale de divertissement n'avait fait qu'exacerber son envie de se désaltérer.

S'il avait agi en Américain, il aurait hélé l'hôtesse à son passage. Le Chinois en lui aurait dérangé son voisin pour aller directement se servir. Mais le personnel parlait japonais. Aussi Glenn décida-t-il d'appuyer sur le bouton d'appel. L'espace de travail des hôtesse et des stewards se trouvait à moins de trois mètres derrière lui. Dérangement minime. Option validée.

1. De l'anglais *half*: un seul des parents est Japonais.

2. Abréviation de *gaikokujin*, « étranger ». Le terme *gaijin* a une connotation péjorative.